



HAL
open science

Péninsule de Taman (Russie Méridionale)

Christel Müller, Eric Fouache, Vassif Gaibov, Youri Gorlov

► **To cite this version:**

Christel Müller, Eric Fouache, Vassif Gaibov, Youri Gorlov. Péninsule de Taman (Russie Méridionale). Bulletin de Correspondance Hellénique, 1998, 122 (2), pp.643 - 654. 10.3406/bch.1998.7201 . hal-01668153

HAL Id: hal-01668153

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-01668153v1>

Submitted on 19 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Péninsule de Taman (Russie méridionale)

par Christel MÜLLER, Éric FOUACHE, Vassif GAÏBOV et Youri GORLOV

Du 5 juillet au 4 août 1997, l'École française d'Athènes a mené une campagne préliminaire d'exploration dans la péninsule de Taman, en Russie méridionale. Ont participé à cette campagne, sous la direction conjointe de Christel Müller (EFA-maître de conférences à l'université de Paris I) et Youri Gorlov (chercheur à l'Institut archéologique de Moscou) : Éric Fouache, géographe (maître de conférences à l'université de Paris IV-CNRS, URA 141) et Vassif Gaïbov, archéologue (chercheur à l'Institut archéologique de Moscou), assistés d'Eudes Nouvelot (étudiant à l'Université de Besançon-GDR 926).

Cette collaboration franco-russe, menée conformément à l'accord conclu, en avril 1994, entre l'Institut archéologique de Moscou (Académie des sciences de Russie) et l'EFA, associée à d'autres institutions françaises (Université de Besançon, GDR Mer Noire), a été financée par plusieurs partenaires : l'École française, à laquelle revient l'initiative du projet, demeure la principale bienfaitrice, mais le ministère français des Affaires étrangères ainsi que le GDR 1056 Mer Noire ont chacun apporté une contribution appréciable. L'Institut archéologique de Moscou, de son côté, a accueilli l'équipe française avec beaucoup de gentillesse et une maîtrise remarquable de l'organisation matérielle. Il a, par ailleurs, mis à notre disposition les archives des fouilles menées à Taman et permis à cette mission de jeter les bases d'une collaboration scientifique très équilibrée entre les deux parties¹.

I. Taman : rappel géographique et historique

La péninsule de Taman (fig. 1), qui se trouve dans l'actuelle Russie du Sud, est circonscrite à l'Ouest par le détroit de Kerch, jadis appelé Bosphore Cimmérien ; au Nord, par la Mer d'Azov, l'ancien Méotide ; au Sud, par la Mer Noire, le Pont Euxin des Anciens ; et à l'Est, par une ligne qui court de la ville moderne de Tjemriuk à celle d'Anapa. Au-delà de cet espace commence, vers l'Est, la région dite du pré-Kouban, du nom du fleuve qui modèle le paysage jusqu'à son embouchure de la Mer d'Azov.

Rappelons très rapidement ce qu'a été l'histoire politique² de cette région à l'époque antique. La première étape, la plus connue sans doute, est celle de la colonisation grecque³ du VI^e s. av. J.-C. : elle donne lieu à l'implantation d'un certain nombre de colonies, essentiellement milésiennes mais comportant sans doute

¹ Les premiers résultats de cette mission ont été présentés par Éric Fouache et Christel Müller au Colloque *Cité et Territoire II*, organisé à Béziers du 24 au 26 octobre 1997 par Monique Clavel-Lévêque, et ont été publiés dans les Actes de ce colloque (1998), p. 141-153.

² Les données de l'histoire politique de la région ont fait

l'objet d'une synthèse commode, quoique déjà ancienne, due à V. GAJDUKEVIC et intitulée *Das bosporanische Reich* (traduction allemande de 1966 d'un ouvrage en russe datant de 1949). Pour l'histoire de chaque cité et pour une vision d'ensemble des problèmes qui se posent à l'historien comme à l'archéologue de ces régions, on se reportera

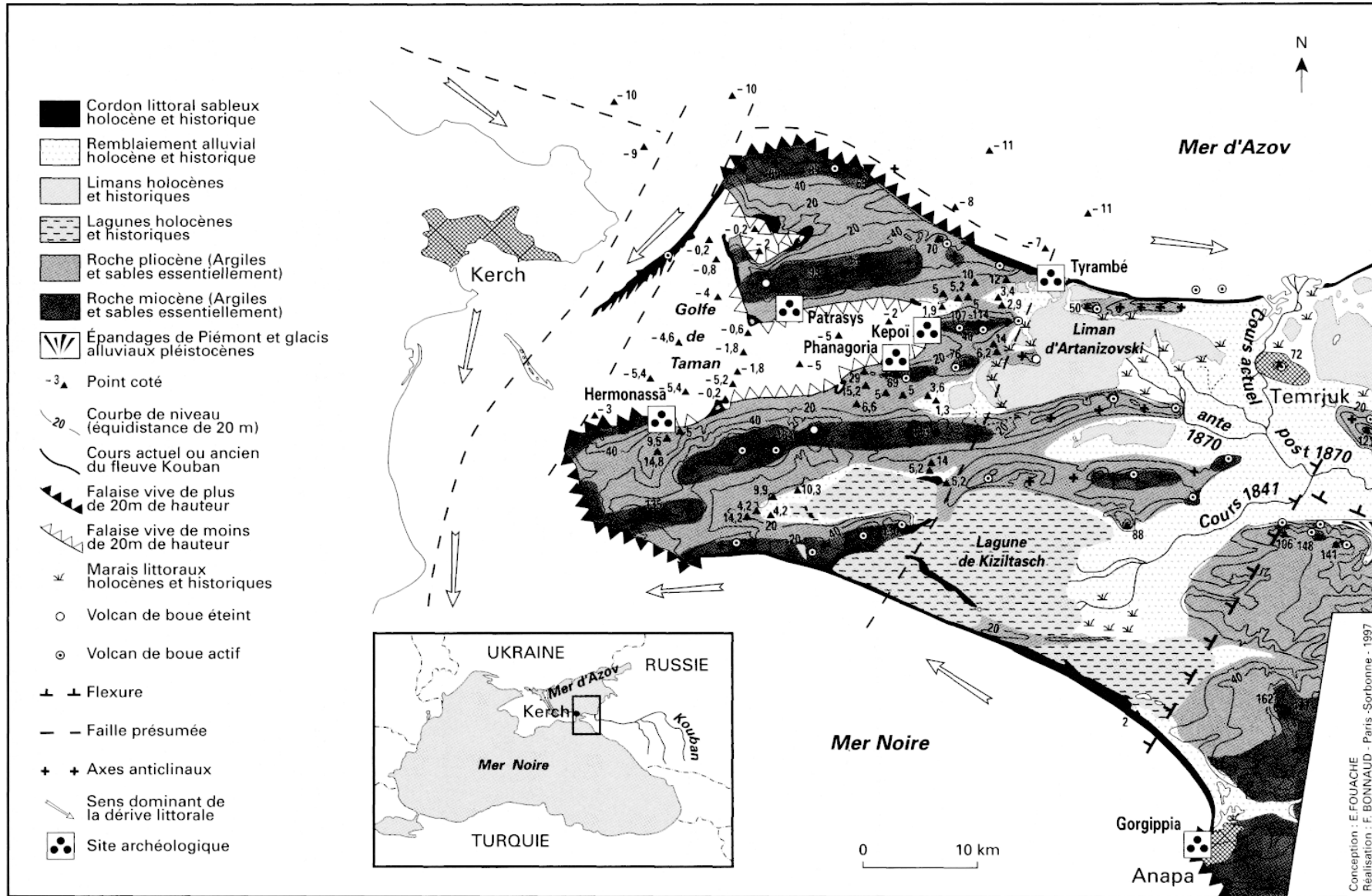


Fig. 1. Carte géomorphologique de la presqu'île de Taman.

aussi des Ioniens du Nord, comme Hermonassa, Phanagorie, Kepoi et Patrasys pour ne mentionner que les plus importantes d'entre elles (fig. 1). Ces cités bosphoranes se trouvent, à partir de 480 av. J.-C., sous la domination de la dynastie des Arkhéanaktides dont la capitale est probablement Panticapée, l'actuelle Kerch. On connaît très mal les modalités de cette perte d'indépendance et les conséquences qu'elle entraîne dans la vie des cités. On sait seulement qu'en 438-437 av. J.-C., le « royaume » dit du Bosphore passe aux mains de la dynastie des Spartocides. Le roi le plus célèbre de cette dynastie est le fameux Leukôn I^{er} qui entretient des relations commerciales dynamiques avec Athènes au IV^e s.⁴ et agrandit son domaine aux dépens des tribus indigènes, Sindes et Méotes, de la partie asiatique. Cette prospérité du Bosphore cesse avec l'intervention de Mithridate Eupator à la fin du II^e et au début du I^{er} s. av. J.-C. Après une série de troubles complexes qu'il n'y a pas lieu de présenter ici, accède au pouvoir une nouvelle dynastie en 10 ap. J.-C. : Aspurgos est le premier tenant du titre, à la tête d'un royaume désormais client de Rome pour les quatre siècles suivants, mais au sein duquel les cités conservent une partie de leur traditionnelle autonomie.

II. Études antérieures et objectifs de la mission 1997

Selon les termes mêmes de l'accord passé en 1994 avec l'Institut archéologique de Moscou, le but de la coopération franco-russe consiste en « la reconstitution de l'environnement ancien et actuel à partir des données de terrain, de la télédétection, de l'archéologie et de l'histoire. L'équipe de prospection poursuivra l'établissement de la carte archéologique de Taman. » Autrement dit, il s'agit de l'étude du paléoenvironnement et de l'exploitation du sol à l'époque antique, dans la région de Taman, sur des types de territoire divers : *chôrai* de cités coloniales, terres sacrées, *gê basilikè* pour tout ce qui appartient aux souverains du Bosphore et, dans la mesure où on peut le prouver, terroirs indigènes.

Cette étude de territoire s'inscrit dans la lignée d'une série de travaux antérieurs et voudrait contribuer à leur achèvement. Les chercheurs de l'ancienne Union Soviétique, rappelons-le, se sont intéressés depuis longtemps à l'analyse des *chôrai* de cités grecques, qu'ils avaient en nombre non négligeable sur les rivages de la Mer Noire septentrionale et ceux, plus lointains encore, de la Mer d'Azov⁵. On peut même dire que la recherche en la matière s'est développée de façon concomitante des deux côtés du rideau de fer, malgré des contacts scientifiques limités entre les deux blocs et quoique, sans doute, avec des perspectives et des problématiques divergeant sur le plan idéologique. C'est ce développement parallèle qui nous permet aujourd'hui d'embrancher sur un projet russe d'envergure, sans difficultés scientifiques majeures.

à l'ouvrage collectif de G. KOSCHELENKO, I. KRUGLIKOVA et V. DOLGARUKOV (éds), *Les États antiques du Nord de la Mer Noire*, Moscou (1984) (en russe).

³ En ce qui concerne la colonisation grecque du Bosphore, on se reportera à l'article de G. KOSCHELENKO et V. KUZNETSOV, « La colonisation grecque du Bosphore Cimmérien », dans O. LORDKIPANIDZÉ et P. LÉVÊQUE (éds), *Le Pont-Euxin vu par les Grecs, Actes du Colloque de Vani 1987*, Besançon (1990), p. 67-84. Les auteurs y critiquent en particulier les thèses antérieures sur les causes de l'installation de colonies et confrontent avec soin les données textuelles et archéologiques, en vue d'une meilleure identification de l'origine des colons et une datation plus fine des périodes de fondation. On trouvera un rapide résumé de ces théories nouvelles ou renouvelées dans l'article de V. KUZNETSOV, « La colonisation grecque du littoral septentrional de la Mer

Noire », dans *Les villes grecques de la Mer Noire, Dossiers d'archéologie* 188 (déc. 1993), p. 10-15.

⁴ Cf. Démosthène, *Contre Leptine*, 31-33 (évoquant du blé importé depuis le royaume de Leukôn) et *IG II² 212* (décret attique de 346 av. J.-C. en l'honneur des rois du Bosphore).

⁵ Citons, pour mémoire, les travaux d'A. CHTCHEGLOV à Chersonèse Taurique, synthétisés dans son ouvrage sur *Polis et Chôra*, paru en 1976 et traduit en français, avec une mise à jour de l'auteur, en 1992 (*Annales Littéraires de l'Université de Besançon* 476). Le territoire d'Olbia pontique, pour sa part, a fait l'objet de nombreux articles de l'infatigable archéologue polonaise, A. WASOWICZ, l'une de celles grâce à qui quelques liens ténus se sont toujours maintenus entre l'Est et l'Ouest sur ces questions : parmi une abondante bibliographie, cf. *Olbia pontique et son territoire*, Besançon (1975) (trad. française).

Pour la péninsule de Taman, comme ailleurs, on entreprit assez tôt, à partir de la fin du XVIII^e siècle, de dresser des « cartes archéologiques », où étaient recensés les monuments notoires⁶. Cependant, sans doute à cause de l'absence de parcellaires aussi obviés qu'en Crimée — on pense à l'exemple de Chersonèse —, on s'intéressa aux modes d'exploitation antique du territoire surtout à partir des années 1950, comme le montrent les premières fouilles de sites ruraux menées par V. Blavatski⁷. Et les programmes d'exploration systématique de la Péninsule datent seulement des années 1980. Commence en effet à cette date une entreprise, menée par I. Paromov, de cartographie générale des sites d'une part⁸ et d'établissement de plans topographiques et archéologiques des cités d'autre part⁹. Ce chercheur moscovite utilise les cartes antérieures, mais aussi les photographies aériennes et les résultats d'une prospection extensive, menée cependant sans contrôle topographique suffisamment précis. La carte établie par I. Paromov a servi de point de départ à une entreprise plus récente, dirigée depuis le début des années 1990 par notre collaborateur direct, Y. Gorlov¹⁰. Le projet de celui-ci est double : il consiste d'une part en une prospection systématique de Taman, en commençant par la partie Nord qui porte le nom de presqu'île de Fontalovski. Il s'agit là de compléter, voire de corriger les données fournies par I. Paromov, entre autres, du point de vue topographique, par l'utilisation d'un GPS. La seconde partie du programme s'inscrit dans un projet plus général de l'Institut, relatif à l'écologie du monde antique. À Taman, par exemple, Y. Gorlov s'attache à la reconstitution du système paléo-hydrographique. C'est sur ce projet qu'est venue se greffer notre mission commune, fort bien reçue par nos partenaires qui, pour des raisons évidentes, ne disposent pas des moyens techniques nécessaires, par exemple, à l'interprétation des photographies aériennes. Mais notre apport ne saurait se limiter à des questions de technologie : alors même que les structures institutionnelles russes souffrent, plus qu'ailleurs sans doute, d'une certaine division des savoirs, il s'agit, à nos yeux, de décroiser les secteurs respectifs de l'histoire, de l'archéologie et de la géographie, en offrant une interprétation convergente des sources. En particulier, l'intervention d'un géomorphologue ne saurait se réduire ici à la simple fixation d'un cadre préliminaire aux « vrais » travaux : le projet est le même pour tous et la participation égale.

Comparé à ces amples perspectives, l'objectif assigné à la mission de juillet 1997 était modeste : il nous fallait nous assurer de la « faisabilité » matérielle et scientifique du projet.

6 On trouvera une liste commode de références à ces cartes dans l'article de V. KUZNETSOV, « L'organisation du territoire du Bosphore asiatique », dans M. BRUNET (éd.), *Territoires des cités grecques, Actes de la Table Ronde internationale organisée par l'École française d'Athènes, 31 octobre-3 novembre 1991, BCH Suppl 34 (1999)*, p. 341, n. 1 à 4. Aux noms cités par l'auteur, de Hôrz à Miller, on ajoutera celui de Voïtsekhovski dont les travaux sont rapportés par I. Paromov : cf. I. PAROMOV, « Mise en lumière de l'évolution du système d'occupation des sols à Taman », *KSIA 210 (1993)*, p. 26.

7 Cf. les références dans l'article de Kuznetsov cité dans la note précédente et l'ouvrage général de V. BLAVATSKI, *L'agriculture dans les États antiques du Nord de la Mer Noire*, Moscou (1953) (en russe). On se reportera également aux travaux d'I. KRUGLIKOVA, et notamment à son livre sur *L'économie rurale du Bosphore*, Moscou (1975) (en russe), où l'auteur décrit avec soin, avant tout pour la partie européenne du Bosphore, mais aussi partiellement pour la par-

tie asiatique, les établissements ruraux découverts lors des prospections. Il s'agit, cependant, d'une prospection extensive classique, d'où l'utilisation des images satellitaires et surtout des photographies aériennes semble absente.

8 Cette carte, intitulée *Carte Archéologique de la Péninsule de Taman*, est conservée, sous forme de feuillets, dans les Archives de l'Institut archéologique de Moscou, mais elle n'est pas publiée dans son intégralité. Pour l'histoire de cette entreprise et un bilan très bref de la prospection, on se reportera à l'article de I. PAROMOV, *KSIA 210 (1993)*, p. 25-34.

9 Il existe ainsi deux plans topographiques : celui de Phanagorie, publié par I. PAROMOV dans le *Bosporski Sbornik 2 (1992)*, p. 111-148, et celui de Patrasys, publié par I. PAROMOV dans le *Bosporski Sbornik 3 (1993)*, p. 136-162.

10 L'auteur a présenté les premiers résultats de son entreprise dans un article intitulé « Système antique de bonification des terres dans la péninsule de Taman », *VDI 1995/3*, p. 121-137 (en russe).

III. Les premiers résultats archéologiques

Le temps dont disposait la mission a été partagé en deux : dix jours environ à l'Institut archéologique, que nous avons mis à profit pour rassembler de la documentation, et un peu plus de deux semaines sur le terrain. Le séjour dans la capitale était apparu indispensable pour l'accès aux archives manuscrites ou dactylographiées, souvent inédites, relatives aux fouilles menées dans la péninsule.

Les quinze jours passés ensuite sur le terrain nous ont permis de prendre la mesure concrète des questions soulevées. Nous avons parcouru en détail les sites, connus ou moins connus, de la péninsule pour nous familiariser avec les paysages et les types d'établissement. La quasi-absence de constructions en pierre — il n'y a pas de carrière à Taman et la pierre est importée — ainsi que l'obligation où se sont trouvés les archéologues de reblayer les fouilles au fur et à mesure empêchent parfois de se représenter les sites avec toute la clarté souhaitée. En termes de visibilité, seules les ruines de Gorgippia, la moderne Anapa (fig. 2 et 3), située hors de la Péninsule dans la région de la Sindikè antique, répondent sans doute à l'image familière que l'on a ordinairement des sites grecs, si petits soient-ils. Cette situation rend plus urgent encore l'établissement définitif de la carte archéologique, si l'on veut comprendre l'organisation territoriale.

Comme dans bon nombre d'études de ce genre, l'objet de la prospection est double : il s'agit d'inventorier les sites, recensés selon des catégories bien définies, et d'identifier d'éventuelles traces de parcellaires. Nous avons voulu, au cours de cette mission, confronter les résultats déjà acquis par nos collègues russes avec les réalités du terrain. En ce qui concerne l'inventaire des sites, la méthode utilisée jusqu'à présent consiste, dans le meilleur des cas, en une prospection extensive avec prélèvement de la céramique et fixation du site au GPS : il semble que l'on puisse renforcer l'efficacité de l'enregistrement par l'utilisation de la prospection intensive, avec délimitation de carrés ainsi que ramassage et comptage des tessons, au moins dans les zones repérées au préalable sur les photos comme susceptibles de révéler un habitat quelconque. Il n'est pas question d'appliquer une telle méthode sur la totalité de la péninsule, qui a été déjà parcourue abondamment dans sa partie Nord : en revanche la carte archéologique est encore quasiment vierge pour la région située au Sud-Ouest de la *stanitza* de Taman, c'est-à-dire *grosso modo* la *chôra* de la cité d'Hermonassa¹¹. C'est donc par là que nous avons décidé de commencer nos propres investigations dès la prochaine campagne, afin d'obtenir, dans des délais raisonnables, un inventaire hiérarchisé des sites intégrant les données nouvelles à celles qu'ont fournies les précédentes recherches.

¹¹ Sur cette cité, on peut lire en français le résumé rapide fourni par A. KOROVINA, dans les *Villes grecques de la Mer Noire*, *Dossiers d'archéologie* 188 (déc. 1993), p. 46-51.



Fig. 2. Le site de Gorgippia (act. Anapa). Caves d'habitations d'époque impériale et voie pavée.



Fig. 3. Le site de Gorgippia (act. Anapa). Pressoirs à vin.



Fig. 4. Traces d'un « parcellaire » dans la péninsule de Fontalovski, selon I. Paromov (*KSIA* 188 [1986]), près du village d'Ilich. 1 : site Ilich 2 (VI^e s. av. J.-C.). 2 : Ilich 3 (IV^e s. av. J.-C.). 3 : Ilich 4 (IV^e s. av. J.-C.). Donné sans échelle dans la publication originale.



Fig. 5. Multiplicité des traces et mobilité du paysage sur un site (Zilienskaya Gora, Sud-Ouest de la péninsule de Taman) où les photographies aériennes révèlent une série d'alignements.

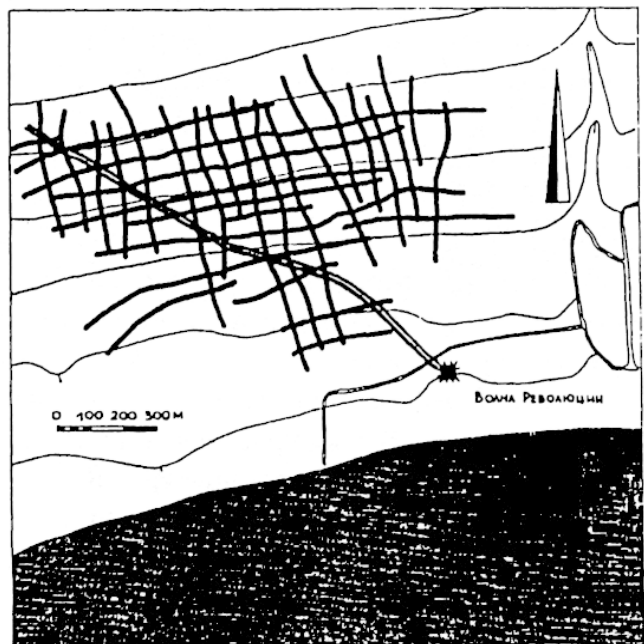


Fig. 6. Élément du système de bonification des terres dans la péninsule de Fontalovski, sur le site Volna Revolutsij 1, selon Y. Gorlov (*VDI* 1995/3).



Fig. 7. Emplacement actuel des traces repérées sur les photos aériennes pour le site Volna Revolutsij 1.

Le deuxième aspect de l'étude archéologique concerne l'identification d'éventuels parcellaires. L'hypothèse de la présence d'un ou plusieurs parcellaires dans la *chôra* de ces différentes cités a été suggérée par I. Paromov (fig. 4), depuis les années 1980, à cause de la présence, sur les photographies aériennes, de lignes formant des quadrillages plus ou moins réguliers et délimitant ce que l'archéologue russe a interprété de façon « sauvage » comme des traces d'aménagement et de parcellisation datant de la seconde moitié du VI^e et du début du V^e s. av. J.-C., c'est-à-dire de la colonisation grecque ou de la période immédiatement postérieure. L'interprétation de ces traces pose, cependant, un nombre non négligeable de problèmes, théoriques et pratiques : tout d'abord, comme le note à juste titre Y. Gorlov, qui s'est inscrit en faux contre les positions de I. Paromov¹², il est bien évident qu'on ne peut interpréter d'emblée toutes les traces comme des traces antiques. Par ailleurs, les prises de vue datant des années 1950, l'observation au sol de ces traces, qui ressortent pourtant très nettement sur les photos, n'est pas chose aisée *a priori*, en particulier à cause de la mobilité du paysage cultivé (fig. 5). Malgré ces difficultés, Y. Gorlov a cherché à fournir une interprétation de ces traces (fig. 6), qui tient compte de la micro-topographie locale. Il observe ainsi (fig. 7), pour la presqu'île de Fontalovski, que les lignes suivent, en général, l'exposition de la pente et sont présentes exclusivement sur des pentes dont l'inclinaison est comprise entre 1 et 6 %. Dans ces conditions, il s'agirait, selon lui, non plus d'un parcellaire découpant le sol en *kléroï*, mais d'un système de bonification des terres : les lignes correspondraient à des levées destinées à retenir l'eau de pluie et à régulariser son écoulement. Cette politique de bonification serait à mettre en rapport avec l'expansion économique du Bosphore Cimmérien sous les Spartocides : les souverains désireux d'accroître leur potentiel de production seraient à l'origine de l'implantation de ce système entre le IV^e et le I^{er} s. av. J.-C.

Quoique, au premier abord, fort éloignées l'une de l'autre, ces deux approches — parcellaire ou bonification — sont sans doute moins contradictoires que complémentaires. Il est certainement abusif d'interpréter, comme le fait I. Paromov, toutes les traces comme des limites de lots liés au partage des terres entre Grecs au moment de la colonisation. Mais, dans la mesure où certaines lignes s'observent plutôt dans la *chôra* des cités et d'autres plutôt vers l'intérieur des terres, dans ce qui devait appartenir à la *chôra basilikè* ou à d'éventuels territoires indigènes, n'est-il pas légitime de supposer qu'il a pu y avoir là plusieurs systèmes successifs de nature et d'époque différentes ? D'autant que certains linéaments repérables au Sud de Taman, et non plus à Fontalovski cette fois, sont situés sur des terrains plats aux abords d'agglomérations et composent parfois des réseaux en étoile, tels que ceux qu'A. Wasowicz croit pouvoir déceler dans les colonies du modèle « radial », selon sa propre terminologie¹³. Cette réflexion devrait constituer le point de départ de toute recherche ultérieure sur l'aménagement du ou des territoires dans la péninsule de Taman. Il conviendra, pour commencer, de procéder à un relevé des linéaments, en précisant leurs contours et leurs directions préférentielles : tel est le travail qui sera accompli au cours de l'hiver 1997-1998, par la méthode du traitement numérique. Restera à dater ces réseaux, quels qu'ils soient, et la seule méthode envisageable, dans la mesure où ces structures sont très difficiles à fouiller, consistera à les mettre en rapport, autant que possible, avec les sites entre lesquels ils s'inscrivent : alors seulement on pourra, peut-être, comprendre le rapport tant chronologique que fonctionnel entre maillages d'une part et sites de l'autre.

¹² Cf. Y. GORLOV, *loc. cit.* (*supra*, n. 10), p. 122.

¹³ Sur la distinction entre modèle « mégarien » ou orthogonal et modèle « milésien » ou radial pour l'aménagement des cités coloniales, cf. A. WASOWICZ, « Modèles d'aménagement des colonies grecques : ville et territoire », dans M. BRUNET (éd.), *op. cit.* (*supra*, n. 6), p. 245-258. L'auteur elle-même croit pouvoir vérifier la pertinence de son modèle à Taman : « La publication des recherches récentes de J. M. Paromov [...] prouve, me semble-t-il, que le modèle « milésien » d'aménagement fonctionnait également sur la

péninsule de Taman, liée elle aussi à la colonisation ionienne. On n'y observe pas de grand cadastre de type Métaponte ou Chersonèse, mais de petits lotissements diversifiés dépendant toujours d'un réseau routier partant, selon le schéma radial, de hameaux situés sur le littoral. » Quelles que soient les objections que l'on puisse formuler à l'encontre de la notion de colonisation « ionienne » ou « mégarienne », on peut assurément retenir comme hypothèse de travail la présence de ces réseaux étoilés aux abords des agglomérations.

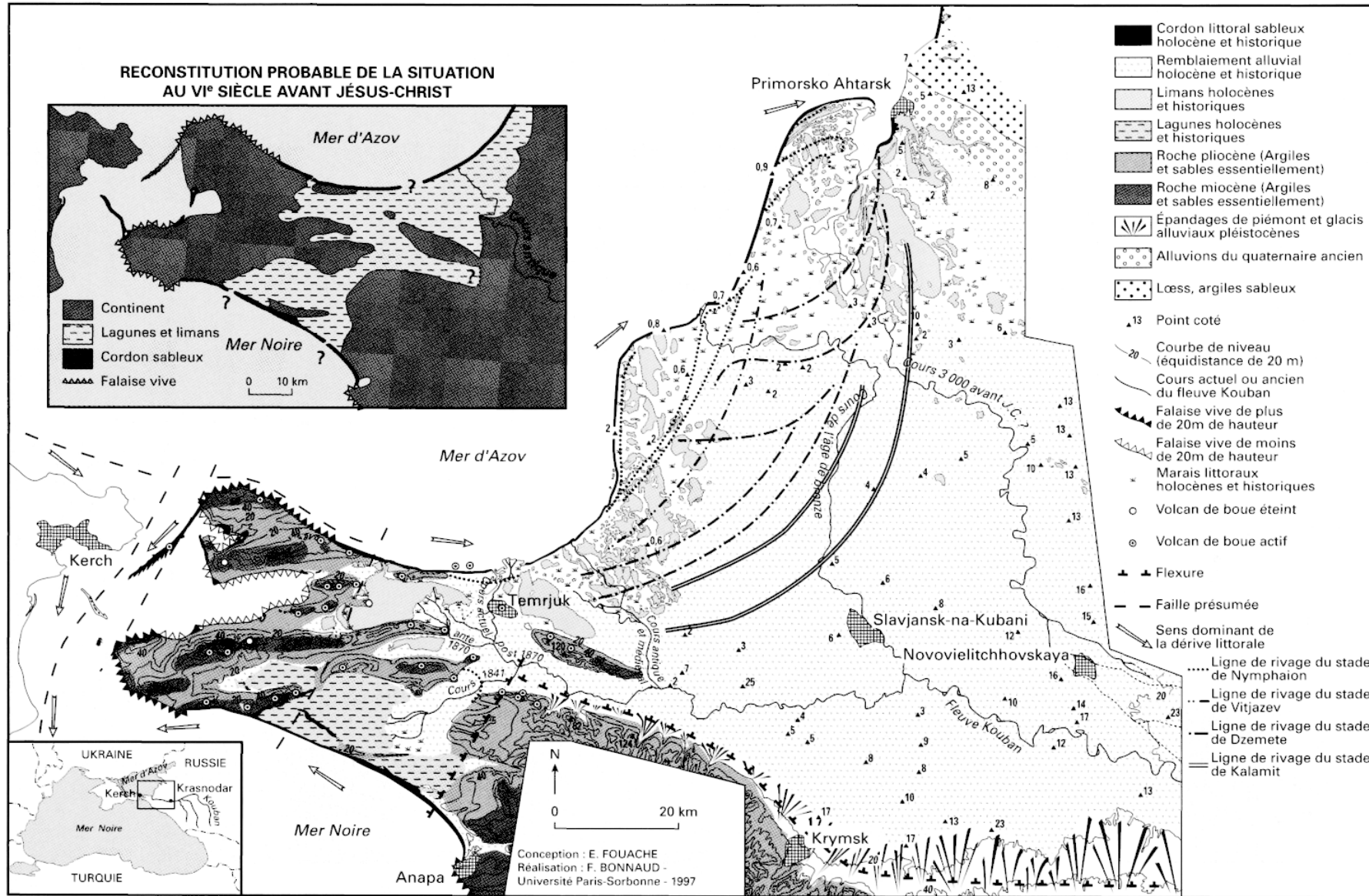


Fig. 8. Carte géomorphologique de la presqu'île de Taman et du delta du Kouban.

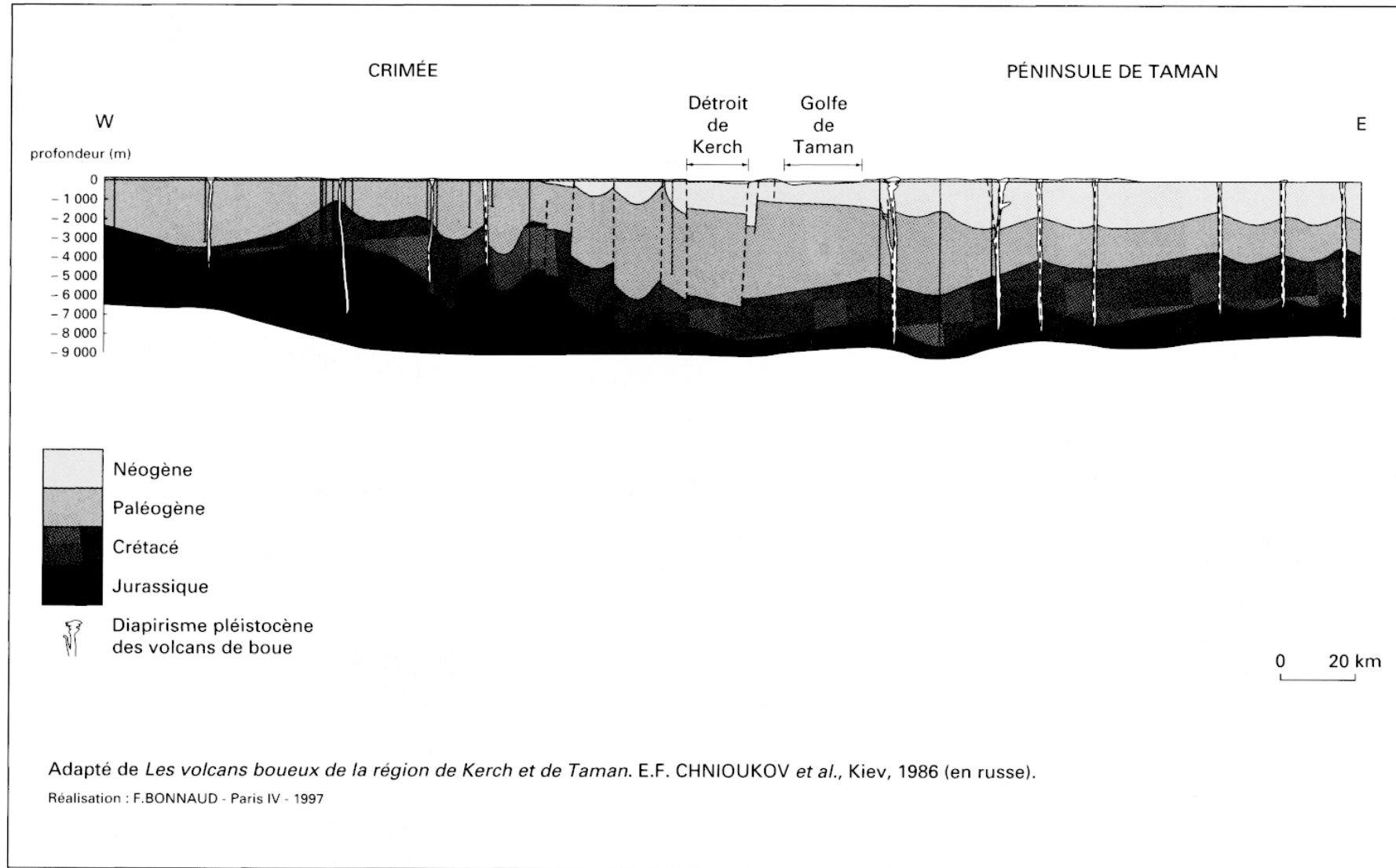


Fig. 9. Coupe géologique en travers du détroit de Kerch.

IV. Résultats de la prospection géomorphologique

La participation d'un spécialiste de géographie physique avait pour double objectif de présenter une analyse géomorphologique des modifications majeures intervenues dans la topographie depuis l'Antiquité et de proposer un programme de recherche intégré à la thématique archéologique pour les missions futures.

Géologiquement¹⁴, la péninsule de Taman se rattache à la terminaison occidentale du Caucase et les formations qui la composent se retrouvent de l'autre côté du détroit de Kerch en Crimée. Ces formations sont constituées de roches miocène et pliocène (fig. 8), essentiellement des argiles (Sarmatien et Pannonien), des sables et très marginalement du calcaire (craie du Méotien). Dans cet ensemble de roches très peu résistantes à l'érosion, le niveau du calcaire méotien joue un rôle important. Là où il affleure au niveau du littoral, il détermine des seuils de résistance et explique localement la présence de caps et de récifs associés, comme au cap Touzla ou au cap Achilleion. Ces roches se sont déposées au fond d'une mer, en position de bassin arrière arc, qui s'étendait au Nord des Carpates de Vienne à la Mer Noire actuelle. L'orogénèse alpine, par sa tectonique compressive, est à l'origine de l'émergence de ces roches, de leur plissement selon des axes anticlinaux et synclinaux Est-Sud-Est/Ouest-Nord-Ouest, et du jeu de failles Nord/Sud.



Fig. 10. Cratère boueux du volcan de Phanagorie.



Fig. 11. Volcan boueux d'Akhtanisovski.

Le relief actuel de la presqu'île de Taman résulte de l'évolution à l'air libre, depuis la fin du Pliocène, des chaînons plissés et de l'action de la morphogénèse littorale et fluviale au cours du Pléistocène et surtout de l'Holocène. Les chaînons plissés ont été aplanis, tandis que, sur les axes anticlinaux, des phénomènes de diapirisme (fig. 9) engendraient au Pléistocène des alignements de volcans de boue¹⁵ (fig. 10), à l'origine de cônes éruptifs dont les plus grands dépassent cent mètres de haut et occupent les points culminants de la topographie (fig. 11). La fin de la dernière période froide est marquée par une remontée rapide du niveau marin, de l'ordre d'une centaine de mètres, appelée transgression flandrienne, et par la construction de cordons sableux sur le littoral (fig. 12), en arrière desquels s'étendent de vastes lagunes (fig. 13). Cette transgression eustatique se stabilise, pour la région, vers 3000 av. J.-C. À cette époque, l'extrémité de la péninsule de Taman est constituée d'une île principale et de trois ou quatre îlots. Par le dépôt de ses alluvions, ses changements de cours successifs et la progradation de son delta, c'est le fleuve Kouban qui est à l'origine du rattachement de ces îles à la terre ferme. Mais ce rattachement est tardif. Au VI^e s. av. J.-C., époque de la colonisation grecque dans la région, les îles ne sont toujours pas rattachées au continent et elles ne le seront pas avant la fin de l'Antiquité (fig. 8), comme le prouve l'analyse des défluviations successives du Kouban.

¹⁴ Atlas géologique de la région de Krasnodar (1995).

¹⁵ E. CHNIOUKOV, *Les volcans boueux de la région de Kerch et de Taman*, Kiev (1986).

Les cartes topographiques de la région au 1/200 000¹⁶, très précises en ce qui concerne les courbes de niveau et les cotes d'altitude, permettent de distinguer sans ambiguïté trois anciens cours du Kouban (fig. 8), toujours fonctionnels aujourd'hui, à l'Est du chaînon de Tjemriuk, dans la plaine du pré-Kouban. Cette dernière est emboîtée latéralement dans le cône pléistocène du Kouban et correspond au colmatage holocène d'un vaste golfe marin. La carte de répartition des sites de l'Âge du Bronze, telle qu'on peut la consulter au musée régional de Novorossiisk, montre clairement que le lit qui passe par Slavjansk-Na-Kouban était fonctionnel à cette période. Il en découle logiquement que le lit oriental est plus ancien, tandis que celui qui débouche immédiatement à l'Ouest de Tjemriuk peut être le cours antique et médiéval. Les trois autres embouchures observables immédiatement à l'Ouest du chaînon de Tjemriuk sont, en effet, beaucoup plus récentes¹⁷. Un inventaire des cartes du XIX^e siècle permet de constater que, jusque vers 1870¹⁸, le fleuve se jetait au Sud-Ouest de la péninsule dans la lagune de Kisiltasch (fig. 13). Aux alentours de cette date, l'embouchure se situait plus au Nord dans le liman d'Akhtanisovski, et ce n'est que depuis le dernier tiers du XIX^e siècle que le Kouban se jette dans la mer d'Azov (fig. 14).

Notre conviction est que les cordons littoraux qui ferment les limans¹⁹ de la mer d'Azov et les lagunes de la Mer Noire sont relativement stables depuis la fin de la transgression flandrienne. Leur construction s'est établie



Fig. 12. Cordon sableux au Sud-Ouest de Fontalovski.



Fig. 13. La lagune de Kiziltasch.

en fonction des apports alluviaux et marins redistribués par la dérive littorale et les variations relatives du niveau marin. Ces dernières ont été importantes depuis la fin de la transgression flandrienne, sans que l'on soit pour l'heure capable de faire la part du rôle de l'eustatisme et de la néotectonique. Sur la Mer Noire, la transgression flandrienne, réputée stabiliser le niveau marin trois mètres au-dessus du niveau actuel²⁰, est suivie d'une régression dite phanagorienne, laquelle a duré jusque vers 400/300 av. J.-C. Une nouvelle transgression a commencé alors, attestée par la présence de vestiges archéologiques submergés. Quelle fut l'ampleur de cette transgression ?

À Phanagorie même, on retrouve sous les eaux du golfe de Taman des vestiges²¹ en place des IV^e-III^e s. av. J.-C., jusqu'à 3,80 m de profondeur. Les vestiges submergés les plus récents ne sont pas postérieurs au II^e s.

16 Atlas topographique de la région de Krasnodar, Moscou (1996).

17 Ces paléo-chenaux sont également très visibles sur la composition colorée d'une image Landsat TM de 1990, mise à notre disposition par L. Ménanteau.

18 Carte topographique de la péninsule de Taman (1841). Par ailleurs, nous avons pu bénéficier d'informations précises fournies, à Moscou, par le Pr. N.S. BLAGAVOLIN, spécialiste de la géomorphologie du Caucase Nord et auteur d'une thèse sur *La géomorphologie de la péninsule de Taman et*

de la presqu'île de Kerch, Moscou (1963) (en russe).

19 Le liman est une étendue d'eau douce en arrière d'un cordon sableux littoral. La lagune est une étendue d'eau salée.

20 D. BERENBJEM, SA 1959/4, « Le détroit de Kerch à l'époque de Strabon à la lumière des nouvelles données sur les variations du niveau de la Mer Noire », p. 42-53 (en russe).

21 Toutes les indications résumées ici proviennent d'informations fournies par les différentes équipes d'archéologues russes qui travaillent sur la péninsule. On se reportera également aux deux plans mentionnés dans la note 9.

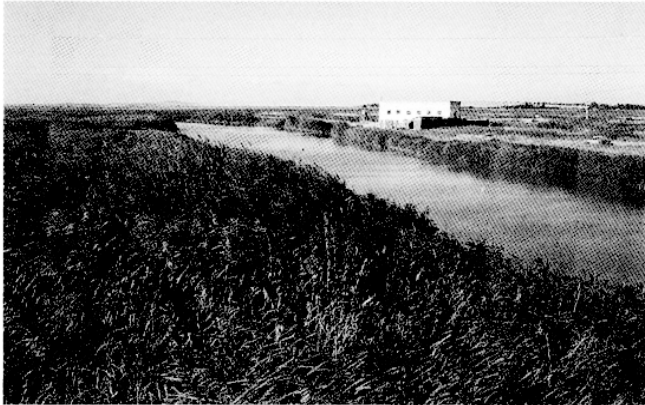


Fig. 14. L'un des bras actuels du Kouban, dans son delta.



Fig. 16. Les plages de la Mer d'Azov.



Fig. 15. Les falaises vives du Déroit de Kerch.

av. J.-C. On peut donc en conclure qu'au I^{er} s. av. J.-C. le niveau actuel est atteint. Mais, la faible profondeur des lagunes, de 2 à 5 m, fait que ces variations relatives du niveau marin sur 3,80 m au maximum, ont considérablement fait varier leurs étendues. Le schéma de reconstitution probable de la topographie au VI^e s. av. J.-C. que nous proposons (fig. 8) a été réalisé en tenant compte de la bathymétrie actuelle et de la répartition connue des vestiges submergés.

Aujourd'hui, les falaises d'argile vives qui dominent dans le paysage (fig. 15), hautes de vingt à cent mètres, reculent par endroits de plus de 1,30 m par an. Ce recul s'effectue sous la forme d'éroulements ou, de manière plus spectaculaire, par de grands glissements rotationnels. Les plages sableuses de pied de falaise (fig. 16) tendent, elles, à démaigrir. L'origine en est sans doute à chercher dans les barrages construits sur le Don et le Kouban, qui retiennent aujourd'hui l'essentiel de la charge solide de ces fleuves, ce qui est autant en moins de fourni à la dérive littorale de la Mer d'Azov.

Géomorphologiquement, il convient donc de distinguer les formes de relief continentales acquises pour l'essentiel au Pléistocène, des zones façonnées par la morphogenèse fluviale et littorale extrêmement active à l'Holocène et à la période historique. Il est acquis qu'au VI^e s. av. J.-C., l'extrémité de la péninsule est constituée d'une

grande île principale, les actuelles presqu'îles de Fontalovski au Nord et de Taman au Sud, et de trois ou quatre îlots associés. Par ailleurs, la présence des cordons sableux détermine l'existence d'une zone lagunaire à l'Est, peu profonde, marécageuse et peu propice à la navigation. C'est ce qui conserve toute son importance au Bosphore Cimmérien pour la navigation maritime à cette époque. La grande île et les îlots sont donc les seules zones où l'on puisse espérer retrouver des traces d'établissements antiques. La question des variations relatives du niveau marin et de la fermeture des lagunes semble devoir occuper le centre des prochaines investigations géomorphologiques de terrain. Un carottage à l'Est de la lagune de Kiziltash permettrait de préciser la chronologie de fermeture du cordon littoral et de reconstituer précisément les conditions de navigation dans l'Antiquité. Parallèlement, le traitement d'une image satellite Landsat TM, en même temps qu'il permettrait de préciser le tracé des paléo-chenaux du Kouban, fournirait un cadre à un système d'information géographique (SIG), destiné à intégrer données environnementales et archéologiques.